
Le traité de Valençay (1813) : le séjour des princes d'Espagne à Valençay (1808-1814). Rétrospective d'une exposition historique

Par Gaëlle Matrat, diplômée en master Régie des Œuvres et médiation de l'architecture et du patrimoine

Cet article revient sur l'exposition consacrée au Traité de Valençay et accessible au public du 20 septembre au 16 novembre 2014. Elle prit place au château de Valençay, lieu de signature du dit traité.

Le projet de l'exposition

Dans la nuit du 10 au 11 décembre 1813 le Traité de Valençay était signé au sein du château du même nom. En 2014, la direction du château de Valençay décide alors de mettre en place une exposition revenant sur les tenants et les aboutissants de ce traité politique signé entre la France et l'Espagne. Il s'agit alors d'une commémoration. En effet, si le traité, permettant le retour des princes espagnols dans la péninsule ibérique, est signé à la fin de l'année 1813, ceux-ci ne quitteront Valençay qu'en mars 1814. Cette exposition permet donc la commémoration du départ de la cour espagnole exilée depuis 1808. Le château étant complètement imprégné du séjour des espagnols, il est apparu naturel de marquer plus encore les différentes pièces du château à travers des documents ou œuvres marquants de cette période de l'histoire du château de Valençay.

L'exposition s'inscrit logiquement dans le programme culturel riche et divers du château de Valençay : cette exposition historique - en libre accès du 20 septembre au 16 novembre 2014 - suit une exposition artistique de laque et se déroula dans le même temps qu'un festival de musique, le festival Talleyrand.

Le château de Valençay, lieu d'exil des princes d'Espagne.

Le château de Valençay se démarque par bien des aspects des autres châteaux du Val de Loire. Une partie de son architecture est, bien entendu, typique de la Renaissance mais une grande partie des bâtiments datent également de l'époque classique et du XIX^{ème} siècle. En 1803, Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord achète le château de Valençay dont la somme s'élève à 1,6 millions de francs. En réalité, la quasi-totalité de la somme est payée par Napoléon lui-même qui désire que son ministre des Relations extérieures dispose d'un merveilleux château pour y accueillir les ambassadeurs étrangers et ainsi les impressionner. Dans cette optique, Talleyrand fait appel aux ateliers nationaux pour meubler le château au goût du XIX^{ème} siècle. En 1808, il n'est plus ministre de Napoléon et ce dernier décide que la terre de Valençay accueillera l'exil des princes espagnols (prince des Asturies, son frère don Carlos, leur oncle don Antonio et une cour d'environ 50 personnes), sorte de punition pour Talleyrand qui resta pourtant très peu de temps auprès de ses prisonniers.

Le projet scientifique

La scénographie de l'exposition prend en compte le lieu particulier qu'est le château de Valençay, c'est-à-dire un lieu de visite. L'exposition se déroulait donc tout au long du circuit de visite, le début de la visite de l'exposition étant le début de la visite du château.

Le premier panneau était donc situé dans l'espace accueil/réception du château. Il pose ainsi de manière claire le contexte européen pour une meilleure compréhension de « l'affaire d'Espagne ». Le Grand salon, déjà imprégné par la présence des espagnols grâce aux fauteuils brodés par les dames de la cour, présentait l'entrevue de Bayonne. On pouvait ainsi y observer le traité dans lequel Ferdinand VII renonce au trône d'Espagne ainsi que la ratification du traité de Charles IV dans lequel il renonce également à ses droits sur la couronne d'Espagne. Ces deux documents étaient présentés de manière chronologique. D'abord le traité, puis la ratification mettant en vigueur le premier document et échangée entre les deux pays. Le Salon bleu, centre de l'exposition, en accueillait la pièce maîtresse : le Traité de Valençay, qui retrouvait alors tout son sens puisqu'il fut signé dans cette pièce en 1813. Ces trois documents ont été prêtés par les Archives du ministère des Affaires étrangères.

Au premier étage, un ensemble de documents revenant sur la vie quotidienne des princes était exposé : une liste de leur suite, une lettre faisant référence à un mariage franco-espagnol, des médaillons représentant la famille royale ... Ces œuvres furent prêtées par divers institutions (Archives départementales de l'Indre, Archives municipales de Valençay) et collectionneurs privés (Marc du Pouget, Madame de Bagneux et la comtesse de Grimouïard).

Le dernier acte de l'exposition se déroulait dans la Grande galerie à travers trois éléments, et non des moindres. Dès l'entrée, un tableau imposant était présenté dans les meilleures conditions pour une parfaite contemplation : Un entracte au château de Valençay de Charles-Henry Tenré prêté par le

musée de la Piscine de Roubaix. Outre ses qualités esthétiques, cette œuvre revêt une grande importance pour le château et cette exposition. En effet, l'intérieur du théâtre, construit pour les princes espagnols, y est représenté. On peut alors se rendre compte de l'ambiance et de l'effervescence qui régnaient au théâtre lors d'une représentation à la fin du XIX^{ème} siècle. Dans la suite de sa déambulation, le visiteur découvrait quatre gravures provenant des collections du château réunies pour l'occasion. Elles furent commandées spécialement par Ferdinand VII lors de son retour en Espagne. Enfin, la galerie du premier étage accueillait également les panneaux-textes de l'exposition qui a, dès le départ, été voulue comme didactique. Malgré l'importance des textes, ceux-ci permettaient une totale compréhension des différents événements ayant eu lieu entre 1808 et 1814.

L'arrivée

Napoléon écrit à Talleyrand, le 9 mai 1808 de Bayonne : « Le prince des Asturies, l'infant Don Antonio, son oncle, Don Carlos, son frère, seront mardi à Valençay. Soyez-y lundi au soir. Mon chambellan Tournon s'y rend en poste, afin de tout préparer pour les recevoir ».

« Faites en sorte qu'ils aient du linge de table et de lit, de la batterie de cuisine... »

« Je désire que ces princes soient reçus sans éclat extérieur, mais honnêtement et avec intérêt et que vous fassiez tout ce qui sera possible pour les amuser. Si vous avez à Valençay un théâtre, et que vous fassiez venir quelques comédiens, il n'y aura pas de mal. »

« Quant à vous, votre mission est assez honorable ; recevoir chez vous trois illustres

personnages pour les amuser est tout à fait dans le caractère de la nation et dans celui de votre rang. »

Sur le chemin qui les mène à leur lieu d'exil, les princes s'arrêtent à Argenton le 17, à Châteauroux le 18 à l'hôtel Bertrand et arrivent à Valençay le 19 mai 1808 au soir. Ils sont alors accueillis par le prince de Bénévent, son épouse et les deux chambellans envoyés par l'Empereur. Le carrosse des princes, antique véhicule en bois doré, ridicule en ce siècle de renouvellement des transports, « d'une forme tout à fait gothique », pense Talleyrand en homme du XVIII^e siècle, mais digne réceptacle de la majesté espagnole, restera à Valençay jusqu'à sa vente en 1902. Selon les Mémoires, empreints d'un hypocrite respect, « cet air d'ancienneté, en rappelant leur grandeur, ajoutait encore à l'intérêt de leur position ». La première rencontre est assez tendue : les Espagnols sont refroidis par cet hôte qui n'est pas à la hauteur de leur rang et Talleyrand choqué d'apprendre que l'oncle, don Antonio, ne parle pas le français.

Une cour espagnole en Berry

Talleyrand prend de nombreuses précautions pour assurer aux princes espagnols une vie quotidienne digne de leur rang : « Je les entourai de respect, d'égards et de soins. Je ne permis à personne de se présenter devant eux qu'après en avoir obtenu



Ferdinand VII d'Espagne

d'eux-mêmes la permission. On ne les approchait jamais qu'en habit habillé ; je n'ai moi-même jamais manqué à ce que j'avais prescrit à cet égard. Toutes les heures de la journée étaient distribuées selon leurs usages : la messe, les heures de repos, les promenades, les prières, etc ». La dévotion occupe d'ailleurs une place prépondérante dans la journée des princes : en 1812, ils « firent maigre tout le Carême et passèrent la Semaine Sainte à prier jour et nuit ». En guise d'expiation, ils vont même jusqu'à brûler les œuvres de Voltaire et de Rousseau, prisées en France, mais jugées impies outre-Pyrénées (14 juillet 1812).

Les passe-temps des princes à Valençay sont variés. Don Antonio pratique la broderie (il a laissé un paravent brodé de ses mains), collectionne dans sa chambre les pièges à loup et y crée un jardin intérieur



Le salon bleu du château, lieu de signature du traité. Copyright Château de Valençay

qui pourrit le parquet. Certains loisirs sont tout à fait ordinaires : promenades à pied ou en voiture, visites aux forges de Luçay ou au château voisin de La Moustière... D'autres sont plus insolites : construction d'un bassin et d'une serre dans le jardin ou encore mise en place d'un laboratoire de chimie. Les promenades de la Cour nécessitent de grandes écuries (qui datent de cette époque), on s'adonne à la chasse, notamment la chasse au lapin avec des furets dans les garennes (le pavillon de la Garenne est leur pavillon de chasse, photo ci-dessus), à la lecture qu'ils n'aiment guère et surtout au théâtre.

La vie de cour : théâtre, musique, fêtes.

« Si vous avez à Valençay un théâtre et que vous fassiez venir quelques comédiens, il n'y aura pas de mal » (Napoléon à Talleyrand). Après des représentations de salon, un théâtre est inauguré le 30 mars 1810

avec un opéra-comique : *Camille ou le souterrain*. Cette pièce de 1791 est une découverte pour les princes et Ferdinand VII avoue : « C'est la première fois que je vois et j'entends l'opéra, nous avons reçu une singulière éducation à Madrid; on ne nous apprenait rien, on ne nous montrait rien ».

Talleyrand fait aussi venir des musiciens dont Jan Ladislav Dussek, un pianiste tchèque ayant joué à Paris et à Versailles. Celui-ci appréciait peu le style de cette cour en exil : « Nous vivons ici moitié à la française moitié à l'espagnole, ces étrangers sont les meilleurs enfants du monde ; seulement ils m'excèdent à force de me faire faire des impromptus sur le fandango, les boléros.. ».

Les princes d'Espagne donnent de nombreuses réceptions au château de Valençay pour célébrer l'Empereur et sa famille : le 6 avril 1810, pour le mariage de Napoléon et de Marie-Louise, le 15 août, pour la Saint-

Napoléon, le 25 août pour la fête de l'Impératrice, le 13 juin 1811 pour la naissance du roi de Rome. On célèbre même plusieurs mariages entre Espagnols et Français dont le plus distingué est celui du marquis de Guadalcazar, chambellan du prince des Asturies, avec la jeune Ernestine Godéau d'Entraigues, fille du châtelain voisin de La Moustière. Les fêtes pouvaient se dérouler sur plusieurs jours, avec dîners, illuminations, concerts, feux d'artifice, messes, parades... Les princes se présentaient alors dans leurs plus beaux habits de cérémonie et la ville de Valençay vivait au rythme de ces fêtes. Cependant, les festivités cessent en 1811 pour des raisons financières.

Les princes ne se plaisent guère à Valençay, « triste et incommode », selon Ferdinand. Ils auraient désiré vivre dans une résidence parisienne mais Napoléon ne souhaite pas les rapprocher de Paris. Ils veulent alors acheter le château de Valençay, à la faveur du projet de mariage entre Ferdinand VII et l'une des filles de Lucien Bonaparte, mais ce projet échoue. Talleyrand leur propose alors la location du château en 1811, mais ils la refusent.

L'entourage des princes

Les princes espagnols arrivent à Valençay accompagnés d'une suite de 55 personnes. Ils durent tous prêter serment de fidélité au nouveau roi espagnol, Joseph Bonaparte, José Ier.

Les princes disposent au cours de leur exil de plusieurs gouverneurs, représentants de l'Empereur et chargés de la sécurité. Charles Philippe Alexandre d'Arberg est le premier à occuper cette fonction jusqu'en 1810.

Il est d'origine belge et a été chambellan de Napoléon. Il diminue la suite espagnole en renvoyant plus de 30 personnes. Il est remplacé par Pierre Berthémy, suivi un an après par le capitaine Reiset, très apprécié pour sa simplicité et sa franchise militaires.

Certains noms ont échappé à l'oubli : Rafael Alfonso de Souza de Portugal, 10e marquis de Guadalcazar, chambellan de Ferdinand VII, qui fait un mariage romantique avec la jeune Ernestine d'Entraigues, don Juan Escoïquiz, qui accompagne les princes jusqu'à Valençay où il reste jusqu'en 1809. Ancien précepteur du prince des Asturies, puis son confident, notamment lors des scènes de Bayonne, il est invité à quitter Valençay pour Bourges après avoir été soupçonné de pousser les princes à la révolte. Son neveu, Juan d'Amezaga, grand-écuyer, jouit d'une grande influence. Il est pourtant détesté des princes qui le font éloigner de Valençay en 1811. Enfin, don José Miguel de Carvajal-Vargas y Manrique de Lara, 2e duc de San Carlos, amant de la princesse de Bénévent (ce dont Napoléon ne manque pas d'informer son ancien ministre), éloigné un moment mais entretenant toujours cette relation secrètement à Paris, retourne à Valençay pour tenter de convaincre Ferdinand VII de s'évader pour rejoindre l'Amérique. Envoyé en exil à Lons-le-Saunier, il reviendra pour négocier le traité de Valençay.

Les princes espagnols disposent également d'un valet de chambre, homme de confiance, Moreno, de médecins français, d'un aumônier, d'un écuyer anglais... Certains serviteurs doivent partir, mais tout ce monde est sous la surveillance de la haute police qui rend compte des moindres événements.

Au début de leur séjour, des plaques de tôle peinte sont clouées à des poteaux dans les allées : chaque membre de la Cour a la sienne, le prince Ferdinand, la princesse de Bénévent, Pepe (diminutif de José) duc de San Carlos...

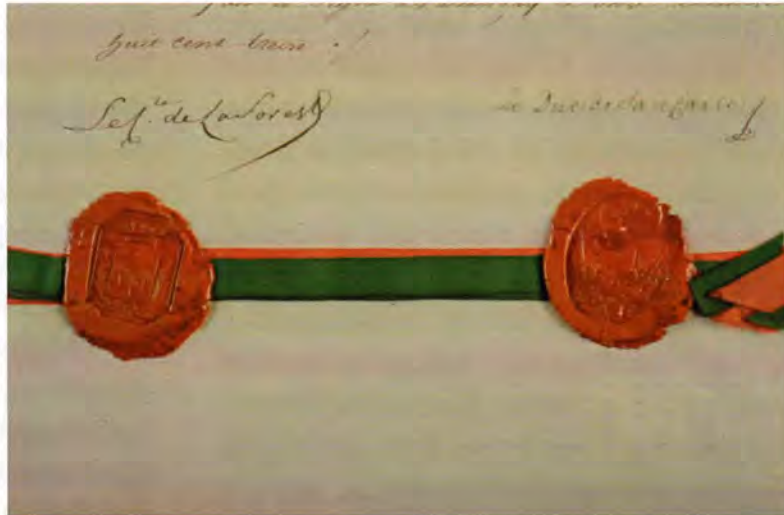
Talleyrand et les princes.

Talleyrand resta très peu de temps auprès des princes d'Espagne. Le 5 août 1808, il part rejoindre Napoléon à Nantes, revient brièvement à

Valençay et repart définitivement le 30 août pour se rendre au congrès d'Erfurt. Il leur donne l'occasion de connaître la liberté et de nouveaux loisirs : la liberté de se promener seuls dans le parc du château par exemple (en Espagne, les princes ne pouvaient sortir sans l'autorisation préalable du roi). Il leur fait découvrir le théâtre auquel ils n'avaient pas accès en Espagne et tenta de les intéresser à la lecture, sans succès. Lors de son départ, dit-il, « les princes vinrent tous les trois me faire leurs adieux dans mon appartement, les larmes aux yeux. Ils cherchaient ce qu'ils pouvaient me donner comme une marque d'amitié et de reconnaissance... Chacun d'eux m'offrit le vieux livre de prières dont il se servait à l'église. Je les reçus avec respect et avec une émotion que je n'aurais jamais la témérité d'exprimer ».

Valençay, prison dorée des princes d'Espagne.

Un important système de surveillance est mis en place et maintenu par le ministre de la Police générale qui reçoit des rapports du préfet de l'Indre, Gilles Prouveur de Pont de Grouard qui se trouve au château de Va-



Le traité de Valençay (1813). Signé par le comte de Laforest (à gauche) pour la France et par le duc de San Carlos (à droite) pour l'Espagne. Copyright Château de Valençay – Michel Chassat.

lençay dès le lendemain de l'arrivée des princes et s'y rendra régulièrement entre 1804 et 1814. Il reçoit ses consignes du ministère et notamment du conseiller d'Etat Réal : « Tâchez, monsieur, par tous les moyens qui sont en votre pouvoir, de pénétrer le plus profondément possible, et cependant avec réserve (il souligne) dans les relations qui pourront exister, soit à l'intérieur, soit du dehors, à l'intérieur du château ». Le château et la ville sont gardés jour et nuit. Toute personne arrivant à Valençay doit présenter un passeport et une liste des voyageurs comprenant âge, lieu d'origine et profession est envoyée à Paris. Quant à la correspondance, elle est surveillée par le directeur général des Postes, Antoine Marie Chamans de Lavalette.

Les princes d'Espagne disposent donc de très peu de contacts avec l'extérieur jusqu'en 1813, lorsque l'Empire vacille. En janvier 1813, le tsar fait publier un manifeste dans lequel il reconnaît la légitimité de Ferdinand VII. La surveillance est alors renforcée et les princes ne peuvent cacher leur satisfaction même s'ils témoignent leur regret lors de la défaite de Napoléon en

Russie : « Ils gardent le plus profond silence sur les nouvelles qu'ils lisent dans le Moniteur » (9 février 1813). Plus tard, le changement s'opère : « Les circonstances du moment semblent augmenter la dissimulation des princes qui laissent néanmoins percer une joie inquiète ; on les voit plus désireux d'apprendre les événements » (19 novembre 1813).

On redouble donc d'imagination pour distraire les princes. Ils ne doivent pas se trouver en état de dépression, ce qui pourrait les amener à penser à l'évasion. Napoléon, dans une lettre à Talleyrand, propose des distractions féminines pour faire oublier aux princes la situation de leur pays et pour avoir prise sur eux : « Vous pourriez y amener Mme de Talleyrand avec quatre ou cinq femmes. Si le prince des Asturies s'attachait à quelque jolie femme, cela n'aurait aucun inconvénient, surtout si on en était sûr ». Ferdinand VII, veuf depuis 1806, n'eut aucune « amourette » lors de son exil à Valençay comme l'espérait l'Empereur.

Malgré une étroite surveillance, il y a quelques tentatives d'enlèvement en 1810 (« enlèvement » faute de preuve de l'implication des princes). A la fin du mois de janvier, deux agents espagnols venant de la junte de Tarragone arrivent près de Valençay. Ils réussissent à contacter le médecin de Ferdinand VII qui refuse de les recevoir de peur d'aggraver sa situation. Au printemps 1810, un escroc, Louis Colli-gnon, se disant baron de Kolli, avec des contacts anglais, tente d'approcher Ferdinand VII sans succès. Il est arrêté en mars 1810 et remplacé par un homme de la police se faisant passer pour Kolli. Mais Ferdinand, méfiant, déjoue le piège. L'affaire Kolli, arrangée par la police, a les honneurs du Moniteur.

Ferdinand et Napoléon.

Bien avant l'exil des princes espagnols à Valençay, le prince des Asturies et Napoléon ont entretenu une correspondance par le biais de l'ambassade de France en Espagne. Pourtant, l'Empereur n'appréciait guère Ferdinand : « Le prince des Asturies est un homme qui inspire peu d'intérêt. Il est bête au point que je n'ai pu en tirer un mot. Quoi que je lui dise, il ne répond pas. Qu'on le tance ou qu'on lui fasse des compliments, il ne change jamais de visage... Pour qui le voit, son caractère se dépeint par un seul mot : sournois. »

Durant les quatre années d'exil, Napoléon ne respecta pas les engagements financiers spécifiés dans le traité de Bayonne envers les princes. Les fonds furent déposés chez un banquier orléanais et rien ne leur fut versé. La rente qui leur était accordée changeait suivant les années. Pourtant, le prince espagnol se présente toujours comme le « très humble et très dévoué serviteur » de l'Empereur et demande à plusieurs reprises d'intégrer la famille impériale en épousant une nièce de Napoléon, et même l'adoption par ce dernier. Cette dernière demande confirma l'Empereur dans son aversion.